

**OBJET D'ETUDE : LE PERSONNAGE DE ROMAN DU XVIIEME SIECLE A NOS JOURS.**

**SEQUENCE N°1 : Faites entrer le personnage !**

**Problématique :** *Comment l'incipit d'un roman permet au lecteur de découvrir un personnage et questionne la notion même de personnage ?*

**TEXTE N°1 :** Stendhal, *Le Rouge et le noir* (Incipit)

Si, en entrant à Verrières, le voyageur demande à qui appartient cette belle fabrique de clous qui assourdit les gens qui montent la grande rue, on lui répond avec un accent traînard : Eh ! elle est à M. le maire.

Pour peu que le voyageur s'arrête quelques instants dans cette grande rue de Verrières, qui va en montant depuis la rive du Doubs jusque vers le sommet de la colline, il y a cent à parier contre un qu'il verra paraître un grand homme à l'air affairé et important.

À son aspect tous les chapeaux se lèvent rapidement. Ses cheveux sont grisonnants, et il est vêtu de gris. Il est chevalier de plusieurs ordres<sup>1</sup>, il a un grand front, un nez aquilin<sup>2</sup>, et au total sa figure ne manque pas d'une certaine régularité : on trouve même, au premier aspect, qu'elle réunit à la dignité du maire de village cette sorte d'agrément qui peut encore se rencontrer avec quarante-huit ou cinquante ans. Mais bientôt le voyageur parisien est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance<sup>3</sup> mêlé à je ne sais quoi de borné et de peu inventif. On sent enfin que le talent de cet homme-là se borne à se faire payer bien exactement ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit.

Tel est le maire de Verrières, M. de Rênal. Après avoir traversé la rue d'un pas grave, il entre à la mairie et disparaît aux yeux du voyageur. Mais, cent pas plus haut, si celui-ci continue sa promenade, il aperçoit une maison d'assez belle apparence, et, à travers une grille de fer attenante à la maison, des jardins magnifiques. Au-delà c'est une ligne d'horizon formée par les collines de la Bourgogne, et qui semble faite à souhait pour le plaisir des yeux. Cette vue fait oublier au voyageur l'atmosphère empestée des petits intérêts d'argent dont il commence à être asphyxié.

On lui apprend que cette maison appartient à M. de Rênal. C'est aux bénéfices qu'il a faits sur sa grande fabrique de clous, que le maire de Verrières doit cette belle habitation en pierres de taille qu'il achève en ce moment. Sa famille, dit-on, est espagnole, antique, et, à ce qu'on prétend, établie dans le pays bien avant la conquête de Louis XIV.

Depuis 1815 il rougit d'être industriel : 1815 l'a fait maire de Verrières. Les murs en terrasse qui soutiennent les diverses parties de ce magnifique jardin, qui, d'étage en étage, descend jusqu'au Doubs, sont aussi la récompense de la science de M. de Rênal dans le commerce du fer.

*(Extrait du chapitre 1)*

---

<sup>1</sup> **Chevalier de plusieurs ordres** : membre d'un des ordres pour récompenser le mérite : *Chevalier de la légion d'Honneur*.  
Membre d'un ordre (militaire...) dont on récompense de le mérite

<sup>2</sup> **Aquilin** : nez fin et recourbé en bec d'aigle.

<sup>3</sup> **Suffisance** : Sentiment d'une très haute valeur de soi-même, de supériorité à l'égard d'autrui.

**OBJET D'ÉTUDE : LE PERSONNAGE DE ROMAN DU XVIIÈME SIÈCLE A NOS JOURS.**

**SEQUENCE N°1 : Faites entrer le personnage !**

**Problématique : Comment l'incipit d'un roman permet au lecteur de découvrir un personnage et questionne la notion même de personnage ?**

**TEXTE N°2: Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Incipit, 1857.**

Dès les premières lignes de son roman, Gustave Flaubert fait apparaître Charles Bovary, un être ordinaire sans passion ni relief.

Nous étions à l'Étude, quand le Proviseur entra, suivi d'un *nouveau* habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre. Ceux qui dormaient se réveillèrent, et chacun se leva comme surpris dans son travail.

Le Proviseur nous fit signe de nous rasseoir ; puis, se tournant vers le maître d'études :  
5 – Monsieur Roger, lui dit-il à demi-voix, voici un élève que je vous recommande, il entre en cinquième. Si son travail et sa conduite sont méritoires, il passera *dans les grands*, où l'appelle son âge.

Resté dans l'angle, derrière la porte, si bien qu'on l'apercevait à peine, le *nouveau* était un gars de la campagne, d'une quinzaine d'années environ, et plus haut de taille  
10 qu'aucun de nous tous. Il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme un chantre de village, l'air raisonnable et fort embarrassé. Quoiqu'il ne fût pas large des épaules, son habit-veste de drap vert à boutons noirs devait le gêner aux entournures et laissait voir, par la fente des parements, des poignets rouges habitués à être nus. Ses jambes, en bas bleus, sortaient d'un pantalon jaunâtre très tiré par les bretelles. Il était chaussé de  
15 souliers forts, mal cirés, garnis de clous.

On commença la récitation des leçons. Il les écouta de toutes ses oreilles, attentif comme au sermon, n'osant même croiser les cuisses, ni s'appuyer sur le coude, et, à deux heures, quand la cloche sonna, le maître d'études fut obligé de l'avertir, pour qu'il se mît avec nous dans les rangs.

20 Nous avons l'habitude, en entrant en classe, de jeter nos casquettes par terre, afin d'avoir ensuite nos mains plus libres ; il fallait, dès le seuil de la porte, les lancer sous le banc, de façon à frapper contre la muraille en faisant beaucoup de poussière ; c'était là le *genre*.

Mais, soit qu'il n'eût pas remarqué cette manœuvre ou qu'il n'eût osé s'y soumettre, la prière était finie que le *nouveau* tenait encore sa casquette sur ses deux genoux. C'était une  
25 de ces coiffures d'ordre composite, où l'on retrouve les éléments du bonnet à poil, du chapska<sup>1</sup>, du chapeau rond, de la casquette de loutre et du bonnet de coton, une de ces pauvres choses, enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile. Ovoïde et renflée de baleines, elle commençait par trois boudins circulaires ; puis s'alternaient, séparés par une bande rouge, des losanges de velours et de poils de lapin ;  
30 venait ensuite une façon de sac qui se terminait par un polygone cartonné, couvert d'une broderie en soutache<sup>2</sup> compliquée, et d'où pendait, au bout d'un long cordon trop mince, un petit croisillon de fils d'or, en manière de gland. Elle était neuve ; la visière brillait.

– Levez-vous, dit le professeur.

Il se leva ; sa casquette tomba. Toute la classe se mit à rire.

1. **chapska** : coiffure militaire.

2. **soutache** : sorte de galon.

**OBJET D'ETUDE : LE PERSONNAGE DE ROMAN DU XVIIEME SIECLE A NOS JOURS.**

**SEQUENCE N°1 : Faites entrer le personnage !**

**Problématique :** *Comment l'incipit d'un roman permet au lecteur de découvrir un personnage et questionne la notion même de personnage ?*

**TEXTE N°3:** Denis DIDEROT, *Jacques le fataliste et son maître*, 1773.

Dès les premières lignes, Diderot bouleverse les conventions du roman en faisant du personnage de Jacques le maître du récit.

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien ; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal  
5 ici-bas était écrit là-haut.

LE MAÎTRE. – C'est un grand mot que cela.

JACQUES. – Mon capitaine ajoutait que chaque balle qui partait d'un fusil avait son  
billet<sup>1</sup>.

LE MAÎTRE. – Et il avait raison...

10 Après une courte pause, Jacques s'écria : « Que le diable emporte le cabaretier et son cabaret ! »

LE MAÎTRE. – Pourquoi donc donner au diable son prochain ? Cela n'est pas chrétien.

JACQUES. – C'est que, tandis que je m'enivre de son mauvais vin, j'oublie de mener nos chevaux à l'abreuvoir. Mon père s'en aperçoit ; il se fâche. Je hoche la tête ; il prend  
15 un bâton et m'en frotte un peu durement les épaules. Un régiment passait pour s'en aller au camp devant Fontenoy<sup>2</sup> ; de dépit je m'enrôle. Nous arrivons ; la bataille se donne.

LE MAÎTRE. – Et tu reçois la balle à ton adresse.

JACQUES. – Vous l'avez deviné ; un coup de feu au genou ; et Dieu sait les bonnes et  
20 mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les chaînons d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par exemple, je crois que je n'aurais été amoureux de ma vie, ni boiteux.

LE MAÎTRE. – Tu as donc été amoureux ?

JACQUES. – Si je l'ai été !

25 LE MAÎTRE. – Et cela par un coup de feu ?

JACQUES. – Par un coup de feu.

LE MAÎTRE. – Tu ne m'en as jamais dit un mot.

JACQUES. – Je le crois bien.

LE MAÎTRE. – Et pourquoi cela ?

30 JACQUES. – C'est que cela ne pouvait être dit ni plus tôt ni plus tard.

LE MAÎTRE. – Et le moment d'apprendre ces amours est-il venu ?

JACQUES. – Qui le sait ?

LE MAÎTRE. – À tout hasard, commence toujours...

Denis Diderot, *Jacques le fataliste et son maître*,  
v. 1773 (éd. posthume, 1796).

1. son billet :

son destinataire.

2. Fontenoy : célèbre  
bataille en 1745.

**OBJET D'ETUDE : LE PERSONNAGE DE ROMAN DU XVIIEME SIECLE A NOS JOURS.**

**SEQUENCE N°1 : Faites entrer le personnage !**

**Problématique : Comment l'incipit d'un roman permet au lecteur de découvrir un personnage et questionne la notion même de personnage ?**

**TEXTE N°4 : Michel BUTOR, *La Modification* 1957.**

L'intrigue du roman *La Modification* coïncide avec le voyage en train du personnage principal entre Paris et Rome. Dès les premières lignes du texte, le lecteur est surpris par le caractère énigmatique du mode de narration à la deuxième personne du pluriel, qui témoigne des recherches menées par les auteurs du Nouveau Roman.

Vous avez mis le pied gauche sur la rainure de cuivre, et de votre épaule droite vous essayez en vain de pousser un peu plus le panneau coulissant.

Vous vous introduisez par l'étroite ouverture en vous frottant contre ses bords, puis, votre valise couverte de granuleux cuir sombre couleur d'épaisse bouteille, votre valise assez petite d'homme habitué aux longs voyages, vous l'arrachez par sa poignée collante, avec vos doigts qui se sont échauffés, si peu lourde qu'elle soit, de l'avoir portée jusqu'ici, vous la soulevez et vous sentez vos muscles et vos tendons se dessiner non seulement dans vos phalanges, dans votre paume, votre poignet et votre bras, mais dans votre épaule aussi, dans toute la moitié du dos et dans vos vertèbres depuis votre cou jusqu'aux reins.

Non, ce n'est pas seulement l'heure, à peine matinale, qui est responsable de cette faiblesse inhabituelle, c'est déjà l'âge qui cherche à vous convaincre de sa domination sur votre corps, et pourtant, vous venez seulement d'atteindre les quarante-cinq ans.

Vos yeux sont mal ouverts, comme voilés de fumée légère, vos paupières sensibles et mal lubrifiées, vos tempes crispées, à la peau tendue et comme raidie en plis minces, vos cheveux, qui se clairsèment et grisonnent, insensiblement pour autrui mais non pour vous, pour Henriette et pour Cécile<sup>1</sup>, ni même pour les enfants désormais, sont un peu hérissés et tout votre corps à l'intérieur de vos habits qui le gênent, le serrent et lui pèsent, est comme baigné, dans son réveil imparfait, d'une eau agitée et gazeuse pleines d'animalcules<sup>2</sup> en suspension.

Si vous êtes entrés dans ce compartiment, c'est que le coin couloir face à la marche à votre gauche est libre, cette place même que vous auriez fait demander par Marnal comme à l'habitude s'il avait été encore temps de retenir, mais non, que vous auriez demandé vous-même par téléphone, car il ne fallait pas que quelqu'un sût chez Scabelli<sup>3</sup> que c'était vers Rome que vous vous échappiez pour ces quelques jours.

Un homme à votre droite, son visage à la hauteur de votre coude, assis en face de cette place où vous allez vous installer pour ce voyage, un peu plus jeune que vous, quarante ans tout au plus, plus grand que vous, pâle, aux cheveux plus gris que les vôtres, aux yeux clignotants derrière des verres très grossissants, aux mains longues et agitées, aux ongles rongés et brunis de tabac, aux doigts qui se croisent et se décroisent nerveusement dans l'impatience du départ, selon toute vraisemblance le possesseur de cette serviette noire bourrée de dossiers dont vous apercevez quelques coins colorés qui s'insinuent par une couture défectueuse, et de livres sans doute ennuyeux, reliés, au-dessus de lui comme un emblème, comme une légende qui n'en est pas moins explicative, ou énigmatique, pour être une chose, une possession et non un mot, posée sur le filet de métal aux trous carrés, et appuyée sur la paroi du corridor.

Michel Butor, *La Modification*, Éd. de Minuit, 1957.

**1. Henriette et Cécile :** les deux femmes entre lesquelles se partage le personnage principal.

**2. animalcules :** animaux visibles uniquement au microscope.

**3. Scabelli :** entreprise où travaille le personnage principal.

OBJET D'ETUDE : LE PERSONNAGE DE ROMAN DU XVIIEME SIECLE A NOS JOURS.

SEQUENCE N°2 : *UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE*, MARGUERITE DURAS

TEXTE N°5 : Incipit du roman.

Il leur avait semblé à tous les trois que c'était une bonne idée d'acheter ce cheval. Même si ça ne devait servir qu'à payer les cigarettes de Joseph. D'abord, c'était une idée, ça prouvait qu'ils pouvaient encore avoir des idées. Puis ils se sentaient moins seuls, reliés par ce cheval au monde extérieur, tout de même capables d'en extraire quelque chose, de ce monde, même si ce n'était pas grand-chose, même si c'était misérable, d'en extraire quelque chose qui n'avait pas été à eux jusque-là, et de l'amener jusqu'à leur coin de plaine saturé de sel, jusqu'à eux trois saturés d'ennui et d'amertume. C'était ça les transports : même d'un désert, où rien ne pousse, on pouvait encore faire sortir quelque chose, en le faisant traverser à ceux qui vivent ailleurs, à ceux qui sont du monde.

Cela dura huit jours. Le cheval était trop vieux, bien plus vieux que la mère pour un cheval, un vieillard centenaire. Il essaya honnêtement de faire le travail qu'on lui demandait et qui était bien au-dessus de ses forces depuis longtemps, puis il creva.

Ils en furent dégoûtés, si dégoûtés, en se retrouvant sans cheval sur leur coin de plaine, dans la solitude et la stérilité de toujours, qu'ils décidèrent le soir même qu'ils iraient tous les trois le lendemain à Ram, pour essayer de se consoler en voyant du monde.

Et c'est le lendemain à Ram qu'ils devaient faire la rencontre qui allait changer leur vie à tous.

Comme quoi une idée est toujours une bonne idée, du moment qu'elle fait faire quelque chose, même si tout est entrepris de travers, par exemple avec des chevaux moribonds. Comme quoi une idée de ce genre est toujours une bonne idée, même si tout échoue lamentablement, parce qu'alors il arrive au moins qu'on finisse par devenir impatient, comme on ne le serait jamais devenu si on avait commencé par penser que les idées qu'on avait étaient de mauvaises idées.



OBJET D'ETUDE : LE PERSONNAGE DE ROMAN DU XVIIEME SIECLE A NOS JOURS.

SEQUENCE N°2 : *UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE*, MARGUERITE DURAS

TEXTE N°6 : Le combat de la mère : un barrage contre le Pacifique.

1 / Tous les hommes des villages voisins de la concession auprès desquels la mère avait délégué le caporal étaient venus. Et après les avoir rassemblés aux abords du bungalow, la mère leur  
5 avait expliqué ce qu'elle voulait d'eux.

— Si vous le voulez, nous pouvons gagner des centaines d'hectares de rizières et cela sans aucune aide des chiens du cadastre. Nous allons faire des barrages. Deux sortes de barrages : les  
10 uns parallèles à la mer, les autres, etc.

Les paysans s'étaient un peu étonnés. D'abord parce que depuis des millénaires que la mer envahissait la plaine ils s'y étaient à ce point habitués qu'ils n'auraient jamais imaginé qu'on  
15 pût l'empêcher de le faire. Ensuite parce que leur misère leur avait donné l'habitude d'une passivité qui était leur seule défense devant leurs enfants morts de faim ou leurs récoltes brûlées par le sel. Ils étaient revenus pourtant trois jours de suite et  
20 toujours en plus grand nombre. La mère leur

avait expliqué comment elle envisageait de construire ces barrages. Ce qu'il fallait d'après elle c'était les étayer avec des troncs de palétuviers. Elle savait où s'en procurer. Il y en avait  
25 des stocks aux abords de Kam qui, une fois la piste terminée, étaient restés sans emploi. Des entrepreneurs lui avaient offert de les lui céder au rabais. Elle seule d'ailleurs prendrait ces frais-là à sa charge.

30 Il s'en était trouvé une centaine qui avaient accepté dès le début. Mais ensuite, quand les premiers avaient commencé à descendre dans les barques qui partaient du pont vers les emplacements désignés pour la construction, d'autres  
35 s'étaient joints à eux en grand nombre. Au bout d'une semaine tous à peu près s'étaient mis à la construction des barrages. Un rien avait suffi à les faire sortir de leur passivité. Une vieille femme sans moyens qui leur disait qu'elle avait décidé de  
40 lutter les déterminait à lutter comme s'ils n'avaient attendu que cela depuis le commencement des temps.

Et pourtant la mère n'avait consulté aucun technicien pour savoir si la construction des  
45 barrages serait efficace. Elle le croyait. Elle en était sûre. Elle agissait toujours ainsi, obéissant à des évidences et à une logique dont elle ne laissait rien partager à personne. Le fait que les paysans aient cru ce qu'elle leur disait l'affermait encore  
50 dans la certitude qu'elle avait trouvé exactement ce qu'il fallait faire pour changer la vie de la plaine. Des centaines d'hectares de rizières seraient soustraits aux marées. Tous seraient riches, ou presque. Les enfants ne mourraient  
55 plus. On aurait des médecins. On construirait une longue route qui longerait les barrages et desservirait les terres libérées.

OBJET D'ETUDE : LE PERSONNAGE DE ROMAN DU XVIIEME SIECLE A NOS JOURS.

SEQUENCE N°2 : *UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE*, MARGUERITE DURAS

TEXTE N°7 : Suzanne se promenant dans les hauts-quartiers.

La première fois que Suzanne se promena dans le haut quartier, ce fut donc un peu sur le conseil de Carmen.

Elle n'avait pas imaginé que ce devait être un jour qui compterait dans sa vie que celui où, pour la première fois, seule, à dix-sept ans, elle irait à la découverte d'une grande ville coloniale. Elle ne savait pas qu'un ordre rigoureux y règne et que les catégories de ses habitants y sont tellement différenciées qu'on est perdu si l'on n'arrive pas à se retrouver dans l'une d'elles.

Suzanne s'appliquait à marcher avec naturel. Il était cinq heures. Il faisait encore chaud mais déjà la torpeur de l'après-midi était passée. Les rues, peu à peu, s'emplissaient de blancs reposés par la sieste et rafraîchis par la douche du soir. On la regardait. On se retournait, on souriait. Aucune jeune fille blanche de son âge ne marchait seule dans les rues du haut quartier. Celles qu'on rencontrait passaient en bande, en robe de sport. Certaines, une raquette de tennis sous le bras. Elles se retournaient. On se retournait. En se

retournant, on souriait. « D'où sort-elle cette malheureuse égarée sur nos trottoirs ? » Même les femmes étaient rarement seules. Elles marchaient en groupe. Suzanne les croisait. Les groupes étaient tous environnés du parfum des cigarettes américaines, des odeurs fraîches de l'argent. Elle trouvait toutes les femmes belles, et que leur élégance estivale était une insulte à tout ce qui n'était pas elles. Surtout elles marchaient comme des reines, parlaient, riaient, faisaient des gestes en accord absolu avec le mouvement général, qui était celui d'une aisance à vivre extraordinaire. C'était venu insensiblement, depuis qu'elle s'était engagée dans l'avenue qui allait de la ligne du tram au centre du haut quartier, puis cela s'était confirmé, cela avait augmenté jusqu'à devenir, comme elle atteignait le centre du haut quartier, une impardonnable réalité : elle était ridicule et cela se voyait. Carmen avait tort. Il n'était pas donné à tout le monde de marcher dans ces rues, sur ces trottoirs, parmi ces seigneurs et ces enfants de rois. Tout le monde ne disposait pas des mêmes facultés de se mouvoir. Eux avaient l'air d'aller vers un but précis, dans un décor familier et parmi des semblables. Elle, Suzanne, n'avait aucun but, aucun semblable, et ne s'était jamais trouvée sur ce théâtre.

Elle essaya en vain de penser à autre chose.

On la remarquait toujours.

**Le texte théâtral et sa représentation du XVIIème siècle à nos jours.**

**SEQUENCE N°3 : AVANCER MASQUÉ.**

*Comment le masque et la dissimulation peuvent-ils révéler la vérité au théâtre ?*

**TEXTE N°8 : TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR, ACTE, SCENE 4, MOLIERE, 1664.**

**TARTUFFE**

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer ;  
Nos vœux, sur des discours, ont peine à s'assurer ;  
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,  
Et l'on veut en jouir, avant que de le croire.  
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,  
Je doute du bonheur de mes témérités;  
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,  
Par des réalités, su convaincre ma flamme.

**ELMIRE**

Mon Dieu, que votre amour, en vrai tyran agit!  
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!  
Que sur les cœurs il prend un furieux empire!  
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire!  
Quoi! de votre poursuite, on ne peut se parer,  
Et vous ne donnez pas le temps de respirer?  
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande?  
De vouloir sans quartier, les choses qu'on demande?  
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressants,  
Du faible que pour vous, vous voyez qu'ont les gens?

**TARTUFFE**

Mais si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,  
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

**ELMIRE**

Mais comment consentir à ce que vous voulez,  
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez?

**TARTUFFE**

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,  
Lever un tel obstacle, est à moi peu de chose,  
Et cela ne doit pas retenir votre cœur.

**ELMIRE**

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur.

**TARTUFFE**

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,  
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.  
Le Ciel défend, de vrai, certains contentements;  
Mais on trouve avec lui des accommodements. *(c'est un scélérat qui parle)*  
Selon divers besoins, il est une science,  
D'étendre les liens de notre conscience,  
Et de rectifier le mal de l'action  
Avec la pureté de notre intention.  
De ces secrets, Madame, on saura vous instruire;



Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.  
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi,  
Je vous répons de tout, et prends le mal sur moi.  
*(Elmire tousse plus fort)*  
Vous toussiez fort, Madame.

**ELMIRE**

Oui, je suis au supplice.

**TARTUFFE**

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

**ELMIRE**

C'est un rhume obstiné, sans doute, et je vois bien  
Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

**TARTUFFE**

Cela, certe, est fâcheux.

**ELMIRE**

Oui, plus qu'on ne peut dire.

**TARTUFFE**

Enfin votre scrupule est facile à détruire,  
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,  
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.  
Le scandale du monde, est ce qui fait l'offense;  
Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence.

**ELMIRE**, *après avoir encore toussé et frappé sur la table*

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,  
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;  
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre  
Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre.  
Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusque-là,  
Et c'est bien malgré moi, que je franchis cela:  
Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,  
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,  
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,  
Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens.  
Si ce consentement porte en soi quelque offense,  
Tant pis pour qui me force à cette violence;  
La faute assurément n'en doit pas être à moi.

**TARTUFFE**

Oui, Madame, on s'en charge, et la chose de soi...

**ELMIRE**

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,  
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

**TARTUFFE**

Qu'est-il besoin pour lui, du soin que vous prenez?  
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.  
De tous nos entretiens, il est pour faire gloire,  
Et je l'ai mis au point de voir tout, sans rien croire.

**Le texte théâtral et sa représentation du XVIIème siècle à nos jours.**

**SEQUENCE N°3 : AVANCER MASQUÉ.**

*Comment le masque et la dissimulation peuvent-ils révéler la vérité au théâtre ?*

**TEXTE N°9: CYRANO DE BERGERAC, ACTE III, SCENE 7, EDMOND ROSTAND, 1897.**

*La scène se passe à Paris, au XVIIème siècle. Cyrano, aussi célèbre pour ses prouesses militaires que pour son physique disgracieux, aime sa cousine Roxane. Mais celle-ci lui a confié qu'elle est amoureuse du beau Christian et qu'elle en est aimée. Elle reproche cependant à Christian de ne pas savoir lui parler d'amour. Prêt à se sacrifier, Cyrano, poète à ses heures, décide d'aider Christian. Ainsi, quand celui-ci, dissimulé avec Cyrano sous le balcon de Roxane, la désespère par la maladresse de son discours amoureux, Cyrano vient en aide à son rival en se faisant passer pour lui.*

**CYRANO**, *tirant Christian sous le balcon, et se glissant à sa place.*  
Chut ! Cela devient trop difficile ! ...

**ROXANE**

Aujourd'hui...

Vos mots sont hésitants. Pourquoi ?

**CYRANO**, *parlant à mi-voix, comme Christian.*

C'est qu'il fait nuit,

Dans cette ombre, à tâtons, ils cherchent votre oreille.

**ROXANE**

Les miens n'éprouvent pas difficulté pareille.

**CYRANO**

Ils trouvent tout de suite ? oh ! cela va de soi,  
Puisque c'est dans mon cœur, eux, que je les reçois ;  
Or, moi, j'ai le cœur grand, vous, l'oreille petite.  
D'ailleurs vos mots à vous, descendent : ils vont plus vite.  
Les miens montent, Madame : il leur faut plus de temps !

**ROXANE**

Mais ils montent bien mieux depuis quelques instants.

**CYRANO**

De cette gymnastique, ils ont pris l'habitude !

**ROXANE**

Je vous parle, en effet, d'une vraie altitude !

**CYRANO**

Certes, et vous me tueriez si de cette hauteur  
Vous me laissez tomber un mot dur sur le cœur !

**ROXANE**, *avec un mouvement.*

Je descends !

**CYRANO**, *vivement.*

Non !

**ROXANE**, *lui montrant le banc qui est sous le balcon.*

Grimpez sur le banc, alors, vite !

**CYRANO**, *reculant avec effroi dans la nuit.*

Non !

**ROXANE**

Comment... non ?

**CYRANO**, *que l'émotion gagne de plus en plus.*

Laissez un peu que l'on profite...

De cette occasion qui s'offre... de pouvoir

Se parler doucement, sans se voir.

**ROXANE**

Sans se voir ?

**CYRANO**

Mais oui, c'est adorable. On se devine à peine.

Vous voyez la noirceur d'un long manteau qui traîne,

J'aperçois la blancheur d'une robe d'été :

Moi je ne suis qu'une ombre, et vous qu'une clarté !

Vous ignorez pour moi ce que sont ces minutes !

Si quelquefois je fus éloquent...

**ROXANE**

Vous le fûtes !

**CYRANO**

Mon langage jamais jusqu'ici n'est sorti

De mon vrai cœur...

**ROXANE**

Pourquoi ?

**CYRANO**

Parce que... jusqu'ici

Je parlais à travers...

**ROXANE**

Quoi ?

**CYRANO**

...le vertige où tremble

Quiconque est sous vos yeux !... Mais, ce soir, il me semble...

Que je vais vous parler pour la première fois !

**ROXANE**

C'est vrai que vous avez une toute autre voix.

**CYRANO**, *se rapprochant avec fièvre.*

Oui, tout autre, car dans la nuit qui me protège

J'ose être enfin moi-même, et j'ose...

*(Il s'arrête et, avec égarement.)*

Où en étais-je ?

Je ne sais... tout ceci, - pardonnez mon émoi, -

C'est si délicieux... c'est si nouveau pour moi !

**ROXANE**

Si nouveau ?

**CYRANO**, *bouleversé, et essayant toujours de rattraper ses mots.*

Si nouveau... mais oui... d'être sincère :

La peur d'être raillé, toujours au cœur me serre...

**ROXANE**

Raillé de quoi ?

**CYRANO**

Mais de... d'un élan !... Oui, mon cœur,  
Toujours, de mon esprit s'habille, par pudeur :  
Je pars pour décrocher l'étoile, et je m'arrête  
Par peur du ridicule, à cueillir la fleurette !

**ROXANE**

La fleurette a du bon.

**CYRANO**

Ce soir, dédaignons-la

**ROXANE**

Vous ne m'aviez jamais parlé comme cela !

[...]

Eh bien ! si ce moment est venu pour nous deux,  
Quels mots me direz-vous ?

**CYRANO**

Tous ceux, tous ceux, tous ceux

Qui me viendront, je vais vous les jeter, en touffe,  
Sans les mettre en bouquet : je vous aime, j'étouffe,  
Je t'aime, je suis fou, je n'en peux plus, c'est trop ;  
Ton nom est dans mon cœur comme dans un grelot,  
Et comme tout le temps, Roxane, je frissonne,  
Tout le temps, le grelot s'agite, et le nom sonne !  
De toi, je me souviens de tout, j'ai tout aimé :  
Je sais que l'an dernier, un jour, le douze mai,  
Pour sortir le matin tu changeas de coiffure !  
J'ai tellement pris pour clarté ta chevelure  
Que comme lorsqu'on a trop fixé le soleil,  
On voit sur toute chose ensuite un rond vermeil,  
Sur tout, quand j'ai quitté les feux dont tu m'inondes,  
Mon regard ébloui pose des taches blondes !

**ROXANE**, *d'une voix troublée.*

Oui, c'est bien de l'amour...

## Le texte théâtral et sa représentation du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.

### SEQUENCE N°3 : AVANCER MASQUÉ.

*Comment le masque et la dissimulation peuvent-ils révéler la vérité au théâtre ?*

#### **TEXTE N°10 : UBU ROI, ALFRED JARRY, ACTE V, SCENE 1, 1896.**

*Mère Ubu a encouragé son mari à assassiner le roi de Pologne pour prendre sa place. Mais en chef militaire et politique, Père Ubu n'est pas vraiment à la hauteur, et mère Ubu est chassé du royaume. Les deux époux partent chacun de leur côté. Père Ubu, très fâché après sa femme, ordonne à ses hommes de la tuer s'ils la trouvent. Ils se retrouvent par hasard dans la même caverne pour se cacher. Mère Ubu décide de profiter de l'obscurité de la grotte.*

Père Ubu : - Mais enfin on a parlé. Qui a parlé ? Ce n'est pas l'ours, je suppose. Merdre<sup>4</sup> ! Où sont mes allumettes ? Ah ! je les ai perdues à la bataille.

Mère Ubu (*à part*). — Profitons de la situation et de la nuit, simulons une apparition surnaturelle et faisons-lui promettre de nous pardonner nos larcins<sup>5</sup>.

Père Ubu. — Mais, par saint Antoine ! on parle. Jambedieu<sup>6</sup> ! Je veux être pendu !

Mère Ubu (*grossissant sa voix*). — Oui, monsieur Ubu, on parle, en effet, et la trompette de l'archange<sup>7</sup> qui doit tirer les morts de la cendre et de la poussière finale ne parlerait pas autrement ! Ecoutez cette voix sévère. C'est celle de saint Gabriel<sup>8</sup> qui ne peut donner que de bons conseils.

Père Ubu. — Oh ! ça, en effet !

Mère Ubu. — Ne m'interrompez pas ou je me tais et c'en sera fait de votre giborgne<sup>9</sup> !

Père Ubu. — Ah ! ma gidouille<sup>10</sup> ! Je me tais, je ne dis plus mot. Continuez, madame l'Apparition !

Mère Ubu. — Nous disions, monsieur Ubu, que vous étiez un gros bonhomme !

Père Ubu. — Très gros, en effet, ceci est juste.

Mère Ubu. — Taisez-vous, de par Dieu !

Père Ubu. — Oh ! les anges ne jurent pas !

Mère Ubu (*à part*). — Merdre ! (*continuant.*) Vous êtes marié, monsieur Ubu.

Père Ubu. — Parfaitement, à la dernière des chipies !

Mère Ubu. — Vous voulez dire que c'est une femme charmante.

Père Ubu. — Une horreur. Elle a des griffes partout, on ne sait par où la prendre.

Mère Ubu. — Il faut la prendre par la douceur, sire Ubu, et si vous la prenez ainsi vous verrez qu'elle est au moins l'égale de la Vénus de Capoue<sup>11</sup>.

Père Ubu. — Qui dites-vous qui a des poux ?

Mère Ubu. — Vous n'écoutez pas, monsieur Ubu; prêtez-nous une oreille plus attentive. (*A part.*) Mais hâtons-nous, le jour va se lever. Monsieur Ubu, votre femme est adorable et délicieuse, elle n'a pas un seul défaut.

Père Ubu. — Vous vous trompez, il n'y a pas un défaut qu'elle ne possède.

Mère Ubu. — Silence donc ! Votre femme ne vous fait pas d'infidélités !

Père Ubu. — Je voudrais bien voir qui pourrait être amoureux d'elle. C'est une harpie<sup>12</sup> !

Mère Ubu. — Elle ne boit pas !

Père Ubu. — Depuis que j'ai pris la clef de la cave. Avant, à sept heures du matin elle était ronde et elle se parfumait à l'eau-de-vie. Maintenant qu'elle se parfume à l'héliotrope elle ne sent pas plus mauvais. Ça m'est égal. Mais maintenant il n'y a plus que moi à être rond<sup>13</sup> !

Mère Ubu. — Sot personnage ! - Votre femme ne vous prend pas votre or.

Père Ubu. — Non, c'est drôle !

Mère Ubu. — Elle ne détourne pas un sou !

Père Ubu. — Témoin monsieur notre noble et infortuné cheval à Phynances, qui, n'étant pas nourri depuis trois mois, a dû faire la campagne entière traîné par la bride à travers l'Ukraine. Aussi est-il mort à la tâche, la pauvre bête !

Mère Ubu. — Tout ceci sont des mensonges, votre femme est un modèle et vous quel monstre vous faites !

Père Ubu. — Tout ceci sont des vérités. Ma femme est une coquine et vous quelle andouille vous faites !

Mère Ubu. — Prenez garde, Père Ubu.

Père Ubu. — Ah ! c'est vrai, j'oubliais à qui je parlais. Non, je n'ai pas dit ça !

<sup>4</sup> Juron inventé par l'auteur.

<sup>5</sup> Méfait, vol

<sup>6</sup> Juron inventé par l'auteur.

<sup>7</sup> Sorte d'ange supérieur.

<sup>8</sup> Dans la Bible archange qui annonce à Marie qu'elle portera le fils de Dieu.

<sup>9</sup> Terme inventé pour désigner le ventre.

<sup>10</sup> *Idem.*

<sup>11</sup> Statue de la déesse de l'amour.

<sup>12</sup> Méchante femme. A l'origine un monstre avec une tête de femme et un corps de rapace.

<sup>13</sup> Familier : ivre.



**Le texte théâtral et sa représentation du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.**

**SEQUENCE N°3 : AVANCER MASQUÉ.**

*Comment le masque et la dissimulation peuvent-ils révéler la vérité au théâtre ?*

**TEXTE N°11 : LES BONNES, JEAN GENET, 1947.**

*Dans ce drame, Claire et Solange, deux sœurs, sont les bonnes de Madame. Elles envisagent de l'assassiner. Pour s'encourager, elles jouent ce qu'elles appellent leur « cérémonie » : Claire endosse le rôle de Madame et Solange celui de Claire.*

SOLANGE. - Pour vous servir, encore, madame ! Je retourne à ma cuisine. J'y retrouve mes gants et l'odeur de mes dents. Le rot silencieux de l'évier. Vous avez vos fleurs, j'ai mon évier. Je suis la bonne. Vous au moins vous ne pouvez pas me souiller. Mais vous ne l'emporterez pas en paradis. J'aimerais mieux vous y suivre que de lâcher ma haine à la porte. Riez un peu, riez et priez vite, très vite ! Vous êtes au bout du rouleau ma chère ! *(Elle tape sur les mains de Claire qui protège sa gorge)* Bas les pattes et découvrez ce cou fragile. Allez, ne tremblez pas, ne frissonnez pas, j'opère vite et en silence. Oui, je vais retourner à ma cuisine, mais avant je termine ma besogne.

*Elle semble sur le point d'étrangler Claire. Soudain un réveille-matin sonne. Solange s'arrête. Les deux actrices se rapprochent, émuës, et écoutent, pressées l'une contre l'autre.*

Déjà ?

CLAIRE. - Dépêchons-nous. Madame va rentrer. *(Elle commence à dégrafer sa robe)* Aide-moi. C'est déjà fini, et tu n'as pas pu aller jusqu'au bout.

SOLANGE, *l'aidant. D'un ton triste.* C'est chaque fois pareil. Et par ta faute. Tu n'es jamais prête assez vite. Je ne peux pas t'achever.

CLAIRE Ce qui nous prend du temps, c'est les préparatifs. Remarque...

SOLANGE, *elle lui enlève la robe.* Surveille la fenêtre.

CLAIRE. Remarque que nous avons de la marge. J'ai remonté le réveil de façon qu'on puisse tout ranger.

*Elle se laisse avec lassitude tomber sur le fauteuil.*

SOLANGE Il fait lourd, ce soir. Il a fait lourd toute la journée.

CLAIRE Oui.

SOLANGE Et cela nous tue, Claire.

CLAIRE Oui.

SOLANGE C'est l'heure.

CLAIRE Oui. *(Elle se lève avec lassitude)* Je vais préparer la tisane.

SOLANGE Surveille la fenêtre.

CLAIRE On a le temps. *Elle s'essuie le visage.*

SOLANGE Tu te regardes encore... Claire, mon petit...

CLAIRE Je suis lasse.

SOLANGE, *dure.* Surveille la fenêtre. Grâce à ta maladresse, rien ne serait à sa place. Et il faut que je nettoie la robe de Madame. *(Elle regarde sa sœur)* Qu'est-ce que tu as ? Tu peux te ressembler, maintenant. Reprends ton visage. Allons, Claire, redeviens ma sœur...

Le texte théâtral et sa représentation du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.

SEQUENCE N°4 : ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR, MUSSET.

En quoi le drame romantique renouvelle-t-il les formes théâtrales classiques ?

De la comédie à la tragédie.

TEXTE N°12 : SCENE D'EXPOSITION, ACTE I, SCENE 1.

ACTE I

SCÈNE I

Une place devant le château

LE CHŒUR

Doucement bercé sur sa mule fringante, messer Blazius s'avance dans les bluets fleuris, vêtu de neuf, l'écritoire au côté. Comme un poupon sur l'oreiller, il se ballote sur son ventre rebondi, et les yeux à demi fermés, il marmotte un *Pater noster* dans son triple menton. Salut, maître Blazius; vous arrivez au temps de la vendange, pareil à une amphore antique.

MAÎTRE BLAZIUS

Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance, m'apportent ici premièrement un verre de vin frais.

LE CHŒUR

Voilà notre plus grande écuelle; buvez, maître Blazius, le vin est bon; vous parlerez après.

MAÎTRE BLAZIUS

Vous saurez, mes enfants, que le jeune Perdican, fils de notre seigneur, vient d'atteindre à sa majorité, et qu'il est reçu docteur à Paris. Il revient aujourd'hui

trépignent de colère, tandis que, de ses mains osseuses, elle égratigne son chapelet. Bonjour donc, dame Pluche; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.

DAME PLUCHE

Un verre d'eau, canaille que vous êtes; un verre d'eau et un peu de vinaigre.

LE CHŒUR

D'où venez-vous, Pluche, ma mie? vos faux cheveux sont couverts de poussière; voilà un toupet de gâté, et votre chaste robe est retroussée jusqu'à vos vénérables jarretières.

DAME PLUCHE

Sachez, manants, que la belle Camille, la nièce de votre maître, arrive aujourd'hui au château. Elle a quitté le couvent sur l'ordre exprès de monseigneur, pour venir en son temps et lieu recueillir, comme faire se doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation, Dieu merci, est terminée, et ceux qui la verront auront la joie de respirer une glorieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe que cette chère nonnain<sup>1</sup>; que le Seigneur Dieu du ciel la conduise! Ainsi soit-il. Rangez-vous, canaille; il me semble que j'ai les jambes enflées.

LE CHŒUR

Défriguez-vous, honnête Pluche, et quand vous priez Dieu, demandez de la pluie; nos blés sont secs comme vos tibias.

même au château, la bouche toute pleine de façons de parler si belles et si fleuries, qu'on ne sait que lui répondre les trois quarts du temps. Toute sa gracieuse personne est un livre d'or; il ne voit pas un brin d'herbe à terre, qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin; et quand il fait du vent ou qu'il pleut, il vous dit tout clairement pourquoi. Vous ouvririez des yeux grands comme la porte que voilà, de le voir dérouler un des parchemins qu'il a coloriés d'encre de toutes couleurs, de ses propres mains et sans en rien dire à personne. Enfin, c'est un diamant fin des pieds à la tête, et voilà ce que je viens annoncer à M. le baron. Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi, qui suis son gouverneur depuis l'âge de quatre ans; ainsi donc, mes bons amis, apportez une chaise que je descende un peu de cette mule-ci sans me casser le cou; la bête est tant soit peu rétive, et je ne serais pas fâché de boire encore une gorgée avant d'entrer.

LE CHŒUR

Buvez, maître Blazius, et reprenez vos esprits. Nous avons vu naître le petit Perdican, et il n'était pas besoin, du moment qu'il arrive, de nous en dire si long. Pussions-nous retrouver l'enfant dans le cœur de l'homme!

MAÎTRE BLAZIUS

Ma foi, l'écuelle est vide; je ne croyais pas avoir tout bu. Adieu; j'ai préparé, en trottant sur la route, deux ou trois phrases sans prétention qui plairont à monseigneur; je vais tirer la cloche.

*Il sort.*

LE CHŒUR

Durement cahotée sur son âne essoufflé, dame Pluche gravit la colline; son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête, un chardon entre les dents. Ses longues jambes maigres

Le texte théâtral et sa représentation du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.

SEQUENCE N°4 : ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR, MUSSET.

*En quoi le drame romantique renouvelle-t-il les formes théâtrales classiques ?*

*De la comédie à la tragédie.*

**TEXTE N°13 : MONOLOGUE DE MAITRE BRIDAINE, ACTE II, SCENE 2.**

## SCÈNE II

*La salle à manger — On met le couvert.*

*Entre MAÎTRE BRIDAINE.*

Cela est certain, on lui donnera encore aujourd'hui la place d'honneur. Cette chaise que j'ai occupée si longtemps à la droite du baron sera la proie du gouverneur. O malheureux que je suis ! Un âne bête, un ivrogne sans pudeur, me relègue au bas bout de la table ! Le majordome lui versera le premier verre de Malaga, et lorsque les plats arriveront à moi, ils seront à moitié froids et les meilleurs morceaux déjà avalés ; il ne restera plus autour des perdreaux ni choux ni carottes. O sainte église catholique ! Qu'on lui ait donné cette place hier, cela se concevait ; il venait d'arriver ; c'était la première fois, depuis nombre d'années, qu'il s'asseyait à cette table. Dieu ! comme il dévorait ! Non, rien ne me restera que des os et des pattes de poulet. Je ne souffrirai pas cet affront. Adieu, vénérable fauteuil où je me suis renversé tant de fois, gorgé de mets succulents ! Adieu, bouteilles cachetées, fumet sans pareil de venaisons cuites à point ! Adieu, table splendide, noble salle à manger, je ne dirai plus le *bénédicticité*<sup>10</sup> ! Je retourne à ma cure ; on ne me verra pas confondu parmi la foule des convives, et j'aime mieux, comme César, être le premier au village que le second dans Rome.

*Il sort.*

**Le texte théâtral et sa représentation du XVIIème siècle à nos jours.**

**SEQUENCE N°4 : ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR, MUSSET.**

*En quoi le drame romantique renouvelle-t-il les formes théâtrales classiques ?  
De la comédie à la tragédie.*

**TEXTE N°14 : PERDICAN ET CAMILLE, ACTE II, SCENE 5.**

PERDICAN *Requisitoire etc*  
Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse  
file? Elles qui te représentent l'amour des hommes  
comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore,  
le mensonge de l'amour divin? Savent-elles que c'est  
un crime qu'elles font de venir chuchoter à une vierge  
des paroles de femme? Ah! comme elles t'ont fait la  
leçon! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es  
arrêtée devant le portrait de notre vieille tante! Tu  
voulais partir sans me serrer la main; tu ne voulais  
ne voir ni ce bois ni cette pauvre petite fontaine, qui  
nous regarde tout en larmes; tu reniais les jours de ton  
enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont  
plaqué sur les joues me refusait un baiser de frère;  
mais ton cœur a battu, il a oublié sa leçon, lui qui ne  
sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où  
nous voilà. Eh bien! Camille, ces femmes ont bien  
parlé; elles t'ont mise dans le vrai chemin; il pourra  
m'en coûter le bonheur de ma vie; mais dis-leur cela de  
ma part: le ciel n'est pas pour elles. *Juge - ton ton*

CAMILLE

Ni pour moi, n'est-ce pas ?

PERDICAN

Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on  
te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée,

*PERDICAN*  
réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont  
menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites,  
orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels; toutes  
les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses,  
curieuses et dépravées; le monde n'est qu'un égout  
sans fond où les phoques les plus informes rampent et  
se tordent sur des montagnes de fange; mais il y a au  
monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de  
deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est  
souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent  
malheureux; mais on aime, et quand on est sur le bord  
de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et  
on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé  
quelquefois; mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et  
non pas un être factice créé par mon orgueil et mon  
ennui.

*Il sort.*

Le texte théâtral et sa représentation du XVIIème siècle à nos jours.

SEQUENCE N°4 : ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR, MUSSET.

En quoi le drame romantique renouvelle-t-il les formes théâtrales classiques ?

De la comédie à la tragédie.

TEXTE N°15 : LE DENOUEMENT, ACTE III, SCENE 8.

SCÈNE VIII

Un oratoire

Entre CAMILLE ; elle se jette au pied de l'autel.

M'avez-vous abandonnée, ô mon Dieu ? Vous le savez, lorsque je suis venue, j'avais juré de vous être fidèle ; quand j'ai refusé de devenir l'épouse d'un autre que vous, j'ai cru parler sincèrement, devant vous et ma conscience ; vous le savez ; mon père, ne voulez-vous donc plus de moi ? Oh ! pourquoi faites-vous mentir la vérité elle-même ? Pourquoi suis-je si faible ? Ah, malheureuse, je ne puis plus prier.

Entre Perdican.

PERDICAN

Orgueil, le plus fatal des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre cette fille et moi ? La voilà pâle et

effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son cœur et son visage. Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés l'un pour l'autre ; qu'es-tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient se joindre ?

CAMILLE

Qui m'a suivie ? Qui parle sous cette voûte ? Est-ce toi, Perdican ?

PERDICAN

Insensés que nous sommes ! nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille ? Quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux ? Lequel de nous a voulu tromper l'autre ? Hélas ! cette vie est elle-même un si pénible rêve ; pourquoi encore y mêler les nôtres ? O mon Dieu, le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas ! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau ; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet ; le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon ! Il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinsent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser ! Il a bien fallu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes. O insensés ! nous nous aimons.

Il la prend dans ses bras.

CAMILLE

Oui, nous nous aimons, Perdican ; laisse-moi le sentir sur ton cœur ; ce Dieu qui nous regarde ne s'en offenserait pas ; il veut bien que je t'aime ; il y a quinze ans qu'il le sait.

PERDICAN

Chère créature, tu es à moi !

Il l'embrasse ; on entend un grand cri derrière l'autel.

CAMILLE

C'est la voix de ma sœur de lait.

PERDICAN

Comment est-elle ici ! Je l'avais laissée dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi, sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE

Entrons dans cette galerie ; c'est là qu'on a crié.

PERDICAN

Je ne sais ce que j'éprouve ; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE

La pauvre enfant nous a sans doute épiés ; elle s'est encore évanouie ; viens, portons-lui secours ; hélas ! tout cela est cruel.

PERDICAN

Non, en vérité, je n'entrerai pas ; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener.

Camille sort.

Je vous en supplie, mon Dieu ! ne faites pas de moi un meurtrier ! Vous voyez ce qui se passe ; nous sommes deux enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort ; mais notre cœur est pur ; ne tuez pas Rosette, Dieu juste ! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute ; elle est jeune, elle sera riche, elle sera heureuse ; ne faites pas cela, ô Dieu, vous pouvez

bénir encore quatre de vos enfants. Eh bien ! Camille, qu'y a-t-il ?

Camille rentre.

CAMILLE

Elle est morte. Adieu, Perdican.

Brutalité



**SEQUENCE N°5 : L'HOMME ET LA SCIENCE.**

**Comment la science révèle-t-elle les ambitions et les excès de l'homme ?**

**En quoi les avancées scientifiques et techniques nécessitent-elles une réflexion individuelle et collective ?**

**TEXTE n°16**



**Bernard  
Le Bouyer  
de FONTENELLE**  
1657-1757

Écrivain français considéré comme un précurseur de la pensée des Lumières, Fontenelle annonce, notamment dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), les bouleversements liés aux découvertes scientifiques récentes. Cette pensée scientifique et rationnelle le conduit à écrire des ouvrages audacieux qui remettent en cause les superstitions et les croyances anciennes. Il est admis en 1691 à l'Académie française.

*L'Histoire des oracles<sup>1</sup> est la traduction et l'adaptation de l'œuvre d'un écrivain hollandais sur le sujet. Fontenelle récrit cet ouvrage en ajoutant une réflexion polémique et ironique sur la crédulité du peuple. Les connaissances scientifiques mettront fin aux superstitions que véhiculent les oracles.*

**A**ssurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait, mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

5 Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie<sup>2</sup>, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en médecine dans l'Université de Helmstad, écrivit en 1595 l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs<sup>3</sup>. Figurez-vous quelle consolation et quel rapport de cette dent aux chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte<sup>4</sup> réplique. Un autre grand homme nommé Libavius ramasse tout ce qui avait été dit de la dent et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accoutument très bien avec le faux.

Bernard Le Bouyer de FONTENELLE, *Histoire des oracles*, 1687.

1. Oracle : parole divinatoire inspirée par une divinité.

2. Silésie : région d'Europe centrale.

3. Allusion aux guerres qui opposent l'Empire ottoman et l'Europe chrétienne depuis le XIV<sup>e</sup> siècle.

4. Docte : savant.

## SEQUENCE N°5 : L'HOMME ET LA SCIENCE.

*Comment la science révèle-t-elle les ambitions et les excès de l'homme ?*

*En quoi les avancées scientifiques et techniques nécessitent-elles une réflexion individuelle et collective ?*

### TEXTE N°17.



**Ernest RENAN**

**1823-1892**

Écrivain et philosophe français. Son premier ouvrage publié en 1890 s'intitule *L'Avenir de la science*. Cet intérêt pour les sciences se retrouve dans la méthode qu'il emploie en abordant l'histoire religieuse. Il n'accepte que les faits scientifiquement explicables et prouvés, ce qui lui vaut des critiques de la part des catholiques. Il entre à l'Académie française en 1878.

#### Repères

##### Science et utopies

Les découvertes scientifiques et l'évolution des techniques au XIX<sup>e</sup> siècle nourrissent des perspectives sans limites pour l'homme. De nombreux auteurs tels que Charles Fourier ou Saint-Simon imaginent des sociétés idéales inspirées des progrès scientifiques. Les techniques nouvelles, comme le chemin de fer, provoquent de tels changements que des penseurs anticipent une révolution.

1. **Rédemption** : action d'apporter un progrès.

2. **Vaquier** : s'occuper.

3. **Impérieux** : nécessaire.

*En 1869, Ernest Renan, écrivain et intellectuel reconnu, veut s'engager dans la vie politique et se présenter aux élections législatives. Il organise alors plusieurs réunions publiques. L'extrait suivant est tiré d'un discours prononcé devant un public essentiellement composé d'agriculteurs et d'ouvriers.*

Ai-je réussi à vous montrer, messieurs, que ces études en apparence réservées à un petit nombre sont des mères fécondes de découvertes dont tous profitent, que le peuple a le plus grand intérêt à ce qu'il y ait des savants qui travaillent à agrandir le cercle des connaissances humaines, que les plus belles inventions sortent de travaux obscurs et solitaires ? Et ces inventions ne sont rien, comparées à ce qu'on pourrait faire. Et le bien qui en est résulté pour le peuple n'est rien, comparé à celui qui en sortira. Songez qu'il n'y a que cent ans à peine que l'on applique sérieusement la science aux besoins de la vie. Que les machines et les inventions nouvelles soient parfois une cause momentanée de trouble et de gêne pour l'ouvrier, c'est ce qui arrive malheureusement, car les transformations sociales se font lentement, ou du moins ne vont pas du même pas que les inventions ; l'équilibre met du temps à se rétablir. Mais je n'ai aucun doute sur l'avenir. Je suis convaincu que les progrès de la mécanique, de la chimie, seront la rédemption<sup>1</sup> de l'ouvrier ; que le travail matériel de l'humanité ira toujours en diminuant et en devenant moins pénible, que, de la sorte, l'humanité deviendra plus libre de vaquer<sup>2</sup> à une vie heureuse, morale, intellectuelle. Jusqu'ici la culture de l'esprit n'a pu être qu'une chose de luxe, car les besoins matériels sont impérieux<sup>3</sup>, il faut avant tout les satisfaire. La condition essentielle du progrès est que cette satisfaction devienne de plus en plus facile, et il n'est pas trop hardi de prévoir un avenir où, avec quelques heures de travail peu pénible, l'homme acquittera sa dette de travail, rachètera sa dette de liberté. Soyez sûrs que c'est à la science que l'on devra ce résultat. Aimez la science, messieurs, respectez-la. Croyez-le, c'est la meilleure amie du peuple, la plus sûre garantie de ses progrès.

Ernest RENAN, « Science et démocratie, les services que la science rend au peuple », discours prononcé à Lagny en 1869.

## SEQUENCE N°5 : L'HOMME ET LA SCIENCE.

*Comment la science révèle-t-elle les ambitions et les excès de l'homme ?*

*En quoi les avancées scientifiques et techniques nécessitent-elles une réflexion individuelle et collective ?*

### TEXTE N°18 :



**René BARJAVEL**

**1911-1985**

Écrivain et journaliste français, René Barjavel s'impose comme un grand auteur de science-fiction dès son premier roman, *Ravage*, publié en 1943. L'auteur exprime son angoisse face aux avancées technologiques en imaginant des catastrophes auxquelles pourrait conduire la science. Il collabore à des scénarios pour le cinéma et publie des chroniques dans la presse. Son roman *La Nuit des temps* publié en 1968 obtient un grand succès et ouvre un cycle de romans plus optimistes.

40 justement parce qu'ils avaient voulu épargner leur peine ? Ils avaient fabriqué mille et mille et mille sortes de machines. Chacune d'elles remplaçait un de leurs gestes, un de leurs efforts.  
45 Elles travaillaient, marchaient, regardaient, écoutaient pour eux. Ils ne savaient plus se servir de leurs mains. Ils ne savaient plus faire effort, plus voir, plus entendre. Autour de leurs os, leur  
50 chair inutile avait fondu. Dans leurs cerveaux, toute la connaissance du monde se réduisait à la conduite de ces machines. Quand elles s'arrêtèrent, toutes à la fois, par la volonté du Ciel,  
55 les hommes se trouvèrent comme des huitres arrachées à leurs coquilles. Il ne leur restait qu'à mourir...  
- Père, père..., répète l'homme éperdu.  
- Tais-toi ! Je ne te laisserai pas t'engager de nouveau, et tes frères derrière  
60 toi, sur cette route de malheur. Cette machine sera détruite. Hélas ! il faut que soit détruit aussi le cerveau qui l'a conçue.

René BARJAVEL, *Ravage*, Éditions Denoël, 1943.

*Dans Ravage, René Barjavel imagine comment, à la suite d'un cataclysme survenu en 2052, quelques rares humains ont pu survivre. Ils ont reconstitué des communautés rurales sans machines élaborées et vivent selon un modèle archaïque. Dans cet extrait, François, le patriarche plus que centenaire et seul homme encore vivant à avoir connu le monde ultra-moderne disparu, marie sa fille. Les représentants des communautés offrent des présents modestes et symboliques. Arrive alors une machine monstrueuse conduite par le forgeron qui sème la panique.*

Un homme saute à terre. C'est un colosse. Son buste nu, son tablier de cuir, son visage sont noirs de suie et de charbon.

Il s'avance jusqu'au chef. Sa barbe noire est roussie. Sa peau fume. Il sent la sueur et le feu. Il met un genou à terre, baisse la tête en signe de soumission,  
5 puis relève vers le vieillard son visage de charbon où brillent des yeux d'orgueil.  
- Père, dit-il, voici ce que je t'apporte. Aujourd'hui, nul ne t'aura fait pareil cadeau.

François le regarde sans étonnement, ni joie. Ses yeux sont de glace.

- Je te reconnais, dit-il. Tu es Denis, chef de la forge du Mont-Ventoux.

10 - Oui, père.

- Relève-toi. C'est toi qui as construit cette machine ?

- Oui, père. J'y travaille en secret depuis dix ans. Mes compagnons m'ont aidé à forger ses pièces, une à une, mais sans savoir à quoi elles allaient servir. Je l'ai montée tout seul, dans une remise bien close, j'y ai travaillé toutes mes  
15 nuits. Je voulais t'en faire la surprise...

La nuit tombe sur le village. Derrière le forgeron debout, la machine rougeoie et halète. Elle est bâtie d'énormes poutres de bois, d'une grande chaudière de cuivre, et de roues et de pistons et d'autres organes de bronze. Elle gicle une vapeur qui tournoie autour d'elle.

20 La barbe du patriarche luit doucement dans la pénombre.

- Comment t'est venue l'idée de construire cette machine ? L'as-tu prise dans quelque livre ? Je croyais que tu ne savais pas lire ?

- Non, père, je ne sais pas lire et l'idée ne m'est pas venue d'un livre, mais en considérant une marmite sur le feu. L'eau qui bouillait en soulevait le couvercle. J'ai voulu utiliser la force de l'eau bouillante. J'ai construit d'abord un engin qui faisait tourner la roue de ma brouette au moyen d'un lien de cuir plat. Puis j'ai voulu faire plus grand. Je suis parvenu à mes fins, père, tu le vois, et je t'apporte ma machine. Tu es très vieux et très sage. Avec tes  
25 conseils, j'espère la rendre plus forte encore et plus utile, et en construire d'autres qui épargneront aux hommes, mes frères, beaucoup de leurs peines de chaque jour...

Le forgeron tend ses deux mains en avant, en geste de don. Il est fier d'avoir construit cette merveille. Il est heureux de la donner à celui dont la sagesse fait le bonheur de tous. Son cœur est plein d'amour et de joie.

35 Mais il recule tout à coup. Dans la nuit, la voix du patriarche gronde plus fort que celle de la machine, et lui apporte les mots d'une terrible colère :

- Insensé ! crie le vieillard. Le cataclysme qui faillit faire périr le monde est-il déjà si lointain qu'un homme de ton âge ait pu en oublier la leçon ? Ne sais-tu pas, ne vous l'ai-je pas appris à tous, que les hommes se perdirent

## SEQUENCE N°5 : L'HOMME ET LA SCIENCE.

**Comment la science révèle-t-elle les ambitions et les excès de l'homme ?**

**En quoi les avancées scientifiques et techniques nécessitent-elles une réflexion individuelle et collective ?**

### TEXTE N°19



Jean ROSTAND

1894-1977

Biologiste et écrivain, il consacre ses recherches à la génétique et à l'étude des batraciens. Jean Rostand est également philosophe et polémiste. Il publie des essais de vulgarisation scientifique et réfléchit aux questions morales posées par les avancées scientifiques. Pacifiste engagé, Jean Rostand milite contre la bombe atomique. Il entre à l'Académie française en 1959.

Le 18 octobre 1962, le biologiste Jean Rostand prononce un discours lors de la séance inaugurale de l'IEDES (Institut d'étude du développement économique et social). Il est alors membre de l'Académie française. Le sujet de son discours est le devenir de l'homme.

La science, hélas, nous ne le savons que trop, prête sa complicité aux passions meurtrières, aux intolérances des idéologies. Si elle porte nos plus grands espoirs, elle justifie aussi nos plus fortes craintes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on lui voit ce double visage ; et Rabelais, déjà, dénonçait les dangers d'une « science sans conscience »<sup>1</sup>, Francis Bacon<sup>2</sup> prévoyait les fruits vénéneux d'une science dénuée de charité.

Que les pouvoirs conférés aux hommes par la science, et par la technique qui en est issue, puissent être employés au mal comme au bien, c'est là une telle évidence qu'on s'en voudrait d'y insister. La science, ce sont les vaccins, les sérums, les anatoxines<sup>3</sup>, les antibiotiques ; mais ce sont aussi les explosifs, les gaz asphyxiants, les bombes nucléaires... Les microbes servent à combattre la maladie ils pourraient servir à propager de terribles épidémies. C'est l'homme qui, en fin de compte, donne à son savoir valeur humaine ou inhumaine, selon qu'il aura choisi entre les deux lois contraires qu'a si magnifiquement définies le grand Pasteur<sup>4</sup>, en 1888 :

« Une loi de sang et de mort, qui en imaginant chaque jour les nouveaux moyens de combats, oblige les peuples à être toujours prêts pour le champs de bataille, et une loi de paix, de travail et de salut, qui ne songe qu'à délivrer l'homme des fléaux qui

l'assiègent. L'une en cherche que conquêtes violentes, l'autre que le soulagement de l'humanité. Celle-ci met une vie humaine au-dessus de toutes les victoires ; celle-là sacrifierait des centaines de mille existences à l'ambition d'un seul. »

Hélas, cinquante-sept ans après qu'étaient prononcées d'aussi généreuses paroles, la loi de sang et de mort devait remporter un de ses plus hideux triomphes. *Hiroshima*... Jamais encore tant de vies détruites en si peu de temps, et pas si peu de tueurs... Hiroshima, nom sinistre, à jamais inscrit dans les annales des crimes de l'homme contre l'homme... Nom exécré de tous et particulièrement des zéloteurs<sup>5</sup> de la science, qui ne sont pas prêts de pardonner aux explosions d'atomes l'affreuse lumière qu'elles ont projetée sur le mauvais visage de leur idole...

Car, il faut bien le dire, par cette désastreuse aventure, la science se trouvait plus directement impliquée, plus profondément engagée qu'elle ne l'avait jamais été dans le mal. Cette fois, il ne s'agissait plus d'une simple application technique que les savants pouvaient feindre d'ignorer : c'était la plus haute science qui se trouvait en jeu, c'étaient les plus grands esprits scientifiques qui avaient participé activement à l'affaire, qui avaient prémédité l'horreur, qui avaient lucidement et volontairement trempé dans le crime.

De cette affligeante collusion<sup>6</sup>, la science aura du mal à se blanchir. Que de bienfaits il lui faudrait répondre pour effacer un peu le monstrueux méfait dont le souvenir, en faisant honte à l'homme, charge d'épouvante son futur !

Car la menace d'une récurrence – et, cette fois, cent fois, mille fois plus apocalyptique – est désormais en permanence sur nos têtes... Il est si rare que ce qui fut fait – surtout dans le mal – ne se laisse pas refaire... Tout le destin humain est suspendu au fil, peu sûr, de la sagesse des gouvernants. Tant que le risque d'un conflit atomique n'aura pas été banni de ce monde, avouons que nous n'avons pas grand-chose à répondre à ceux qui, faisant le procès de la science, soutiennent qu'il eût mieux valu, pour les humains, en savoir moins, en pouvoir moins, et n'avoir acquis les moyens de leur anéantissement.

*Jean ROSTAND, Le Destin biologiques de l'homme, Revue Tiers Monde n°13-14, 1963.*

**Objet d'étude : Poésie et quête du sens de XVIème siècle à nos jours.**

**SEQUENCE N°6 : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme... »**

**TEXTES n° 20, 21 et 22.**

### **LE BUFFET**

C'est un large buffet sculpté ; le chêne sombre,  
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens ;  
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre  
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants ;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,  
De linges odorants et jaunes, de chiffons  
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,  
De fichus de grand'mère où sont peints des griffons ;

- C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches  
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches  
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

- Ô buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,  
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis  
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

**Arthur RIMBAUD, Octobre 1870, Poésies.**

### **LE PAIN**

La surface du pain est merveilleuse d'abord à cause de cette impression quasi panoramique qu'elle donne : comme si l'on avait à sa disposition sous la main les Alpes, le Taurus ou la Cordillère des Andes.

Ainsi donc une masse amorphe en train d'éructer fut glissée pour nous dans le four stellaire, où durcissant elle s'est façonnée en vallées, crêtes, ondulations, crevasses... Et tous ces plans dès lors si nettement articulés, ces dalles minces où la lumière avec application couche ses feux, - sans un regard pour la mollesse ignoble sous-jacente.

Ce lâche et froid sous-sol que l'on nomme la mie a son tissu pareil à celui des éponges : feuilles ou fleurs y sont comme des sœurs siamoises soudées par tous les coudes à la fois. Lorsque le pain rassit ces fleurs fanent et se rétrécissent : elles se détachent alors les unes des autres, et la masse en devient friable...

Mais brisons-la : car le pain doit être dans notre bouche moins objet de respect que de consommation.

**F. PONGE, Le Parti pris des choses, 1942.**



## **LE POETE COMME MEUBLE**

Le poète appartient aux objets ménagers ;  
on le trouve parmi les sécateurs, les pneus,  
les robinets, les clous : troisième étage à gauche,  
dans les grands magasins, où il est disponible

à des prix modérés. Tous les chefs de rayon  
en connaissent l'emploi. Une brochure bleue  
vante ses qualités. Il lui faut peu de place :  
un mètre cube, au maximum, dans la cuisine.

Le modèle courant consomme du pain dur  
avec un quart de vin. Par un jour de souffrance  
ou de malheur, il peut rendre de grands services

car sa spécialité, c'est un air de printemps  
irrésistible et doux, qu'il répand sur les murs,  
la machine à laver, le réchaud, la poubelle.

**Alain BOSQUET**, *Sonnets pour une fin de siècle*, 1980.

Objet d'étude : Poésie et quête du sens de XVIème siècle à nos jours.

SEQUENCE N°7: Paroles, Jacques Prévert.

TEXTE n° 23.

### **BARBARA**

Rappelle-toi Barbara  
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là  
Et tu marchais souriante  
Épanouie ravie ruisselante  
Sous la pluie  
Rappelle-toi Barbara  
Il pleuvait sans cesse sur Brest  
Et je t'ai croisée rue de Siam  
Tu souriais  
Et moi je souriais de même  
Rappelle-toi Barbara  
Toi que je ne connaissais pas  
Toi qui ne me connaissais pas  
Rappelle-toi  
Rappelle-toi quand même ce jour-là  
N'oublie pas  
Un homme sous un porche s'abritait  
Et il a crié ton nom  
Barbara  
Et tu as couru vers lui sous la pluie  
Ruisselante ravie épanouie  
Et tu t'es jetée dans ses bras  
Rappelle-toi cela Barbara  
Et ne m'en veux pas si je te tutoie  
Je dis tu à tous ceux que j'aime  
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois  
Je dis tu à tous ceux qui s'aiment  
Même si je ne les connais pas  
Rappelle-toi Barbara  
N'oublie pas  
Cette pluie sage et heureuse  
Sur ton visage heureux  
Sur cette ville heureuse  
Cette pluie sur la mer  
Sur l'arsenal  
Sur le bateau d'Ouessant  
Oh Barbara  
Quelle connerie la guerre  
Qu'es-tu devenue maintenant  
Sous cette pluie de fer  
De feu d'acier de sang  
Et celui qui te serrait dans ses bras  
Amoureusement  
Est-il mort disparu ou bien encore vivant  
C'est une pluie de deuil terrible et désolée

Oh Barbara  
Il pleut sans cesse sur Brest  
Comme il pleuvait avant  
Mais ce n'est plus pareil et tout est  
abimé  
Ce n'est même plus l'orage  
De fer d'acier de sang  
Tout simplement des nuages  
Qui crèvent comme des chiens  
Des chiens qui disparaissent  
Au fil de l'eau sur Brest  
Et vont pourrir au loin  
Au loin très loin de Brest  
Dont il ne reste rien.